

De l'introspection à l'humour

La salle est comble. Les gens se saluent, s'installent et papotent. Quand soudain, à coups de tambours et de musique tonitruante, Joseph Gorgoni apparaît sur scène : l'homme – et la femme – de la situation sont là. Le spectacle peut débuter.

« N'en avez-vous pas marre de jouer toujours la même chose ? »

Si Marie-Thérèse n'aime pas se retrouver nue sur scène, c'est avec plaisir que son alter-ego se déshabille dans sa loge, dévoilant peu à peu son identité propre. Tout commence par le travestissement ; le déguisement comme façon de s'extraire du monde. Puis vient la musique pop, les mélodies entêtantes, les chorégraphies et l'émancipation d'un bonheur imaginaire, pour aboutir finalement à la célébrité, évoquée par les centaines d'expériences qui en émanent. Par son tact parfois lubrique, cet artiste au double visage s'autorise à la liberté de parole, toujours teintée d'un humour sincère, qui n'est pas sans rappeler celui de sa conjointe spirituelle. D'ailleurs, elle aussi se permet quelques interventions pour le moins cocasses, pour la plus grande joie des spectateurs : « Tu ne mange pas ta viande ? » (énoncé avec un accent issu des civilisations les plus enfouies du canton de Vaud), « Oh, mais c'est dommage, une si bonne viande ! ». Pas d'inquiétude, le spectacle est nourrissant. Entre quelques interludes musicaux rappelant une jeunesse nostalgique pour certains - et l'histoire d'une culture pour d'autres - , Josef Gorgoni ne cesse de se redéfinir et de réinvestir son personnage scénique. De plus, le rapport direct qu'il entretient avec le public enrichit la dimension intimiste de la performance. En revanche, la fin du spectacle tire légèrement en longueur, ce qui peut occasionner quelque absence d'attention.

« Oh, une petite fourmi ! »

Afin de ponctuer la représentation, un clin d'œil nostalgique est adressé à Isabelle von Allmen, alias Zouc, sans laquelle Marie-Thérèse n'aurait jamais prit la parole. Par le biais de quelques scénètes cultes subtilement interprétées, J. Gorgoni honore joliment la comédienne : « Mais qu'elle est jolie cette petite fourmie ! ». C'est aux travers de son œuvre théâtrale que prend sens l'attachement du comédien pour sa seconde nature, Madame Porchet, dont l'essence même semble bien plus complexe qu'il n'y paraît. Zouc aura été son exemple, autant dans sa singularité que dans le raffinement de ses mimiques. Cependant, ses apparitions restent discrètes durant le spectacle, peut-être à regret. Retrouver une telle femme de théâtre sur scène, avec le passé artistique qui l'enveloppe, c'est tout de même un pur bonheur.

En somme, De A à Zouc demeure un formidable plaidoyer en faveur du bien-être, une heure trente d'humour et des souvenirs de plus de vingt ans. Même si la fin mériterait d'être légèrement raccourcie, Joseph Gorgoni ravive les cœurs et harmonise les rires. A déguster sans modération.